

d'autres qui nous frappent par leur étrangeté. C'est un rouleau (un livre) que le prophète mange; un ordre de Dieu qui lui enjoint de rester le bras étendu et le visage tourné vers une brèche sur laquelle il avait gravé le séphir de Jérusalem pendant trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et pendant quarante jours sur le côté droit. Alléluia, Dieu lui commande de faire cuire son pain avec des excréments humains desséchés. Plus loin il fait, en présence du peuple, un trou dans la muraille de sa maison, comme un homme qui s'échappe à la dérobée, en emportant ses meubles, et symbolise, par cette pantomime, la prise de Jérusalem et la fuite des Juifs. Parmi les plus beaux morceaux de ses prophéties, nous citerons : sa vision sur les bords du fleuve Kébar, l'allégorie célèbre des ossements secs et blanchis qui se réunissent et représentent une vie nouvelle (ch. xxxvii), la description de la chute et de l'élévation du roi de Tyr (ch. xxviii), le tableau de l'empire assyrien comparé à un œdre du Liban, etc.

Ézéchiel (LA VISION D'), chef-d'œuvre de Raphaël, au palais Pitti, à Florence. C'est la première vision du prophète, une de celles qui offrent le plus d'obscurités et de mystères, que l'illustre artiste a entrepris de fixer avec son pinceau, et il a su en dégager une image saisissante et grandiose de Jéhovah et des animaux symboliques des quatre évangélistes.

Dieu, la poitrine nue, l'épaulé gauche et le bras du corps couverts d'un manteau de pourpre, apparaît au milieu d'une gloire éblouissante, le visage irrité, les cheveux gris flottant au vent, les bras étendus et soutenus par deux petits anges; un troisième ange l'adore, les bras croisés sur la poitrine. Une multitude de chérubins voltent autour de lui, à peine visibles dans le rayonnement de la lumière divine. Les quatre animaux symboliques sont placés au-dessous; il est assis sur le cou de l'agneau, un pied posé sur l'aile du taureau, l'autre pendait près du corps du lion. Cette lumineuse vision est entourée de nuages grisâtres, au-dessous desquels on voit fuir un coin de terre où apparaissent quelques arbres, de l'eau, un chérub, une femme qui étend les bras en signe d'admiration, et le prophète lui-même.

Cette composition se développe sur un chéatif panneau de bois qui n'excède pas 40 centimètres de hauteur sur 30 de largeur, et cependant dit M. Gruyer (*Revue des Beaux-Arts*, t. 380), ce tout petit tableau peut se placer, sans hésitation, en face des redoutables colosses dont Michel-Ange a couvert les pendentifs de la chapelle Sixtine... Rien n'est plus divin que la figure de Jéhovah, pris mesurant que le geste des bras étendus pour bénir, plus majestueux que cette poitrine éternellement jeune, plus noble que cette tête où la beauté rayonne autant que le grandeur. Quelle puissance aussi dans les symboles par lesquels Jéhovah annonce ses évangiles ! La ferveur illumine l'ange qui présage saint Matthieu. La terre rayonne au front de l'agneau qui sera saint Jean. Le lion de saint Marc est transformé par une expression prodigieuse. Le taureau de saint Luc, enfin, porte l'impression d'un caractère archaïque et grandiose qui rappelle à la fois les plus beaux modèles de l'antiquité et les plus ferventes inspirations de l'art aux premiers siècles de l'Église.

Ne croit-on pas, à l'aspect de ces créatures mystérieuses, entendre, avec le prophète, le bruissement de leurs ailes comme le mugissement des grandes eaux ? Ne voit-on pas l'image de la gloire de Jéhovah ! Et pourtant, dans cette image de Jéhovah, ne voit-on pas briller l'antique idéal ? Ne reconnaît-on pas le type des perfection plastiques que le paganisme donnait à Jupiter, pour lui le dieu des dieux ? Certes, les plus grands maîtres grecs n'auraient pas renié cette figure de la Divinité. Vasari avait déjà fait remarquer que le caractère de cette figure n'est pas très-conforme à la tradition chrétienne et qu'il offre plutôt une sorte de parenté avec le caractère d'un Jupiter dans la puissante manière de Michel-Ange, mais, comme le dit judicieusement Passavant (t. 212), il faut avouer que pour ce sujet d'Ézéchiel, Jéhovah doit répondre au caractère terrible que lui ont toujours donné les prophètes. Passavant ajoute : « Ce petit tableau n'est qu'une esquisse avec certaines négligences de dessin, comme, par exemple, l'avant-bras de Dieu, qui est hors de proportion, l'attache de la main gauche, etc. Néanmoins, c'est une œuvre admirable, et, si restreintes que soient ses dimensions, l'aspect général toutefois est d'un grandiose immense. Les animaux symboliques sont transfigurés et portent un cachet de grandeur qui annonce la puissance de Dieu. »

Raphaël peignit ce petit tableau pour le comte Vincenzo Ercolani, de Bologne, qui, suivant ce que rapporte Malvasia, paya à Raphaël, en 1519, la somme de huit ducats d'or. On a conclu de ce paiement que le *Vision d'Ézéchiel* était déjà peinte à cette époque, mais Vasari dit expressément que ce tableau fut exécuté après la *Sainte Cécile*, qui est d'une date postérieure à cette même année 1516. On devrait supposer, des lors, que les huit ducats dont parle Malvasia auraient étéonnés comme arrhes à Raphaël, Vincenzo Ercolani voulant se garantir, au moyen de ce faible à-compte, la possession d'une peinture de l'immortel artiste. Passavant, qui a émis

cette dernière conjecture, fait observer que la conception de l'œuvre et le caractère du dessin placent l'exécution de ce tableau à l'époque pendant laquelle, surexcité par l'exemple de Michel-Ange, Raphaël se livrait le grandiose dans la composition, l'énergie dans les mouvements et l'ampleur dans les formes. La *Vision d'Ézéchiel* se trouvait déjà inscrite dans l'inventaire des œuvres d'art de Tribune, en 1559. Elle a été transportée depuis au palais Pitti, d'où elle fut distraite, sous le règne de Napoléon I^{er}, pour être placée au Louvre; elle a été rendue au grand-duc en 1815. Il existe plusieurs anciennes copies de ce chef-d'œuvre, exécutées probablement sous les yeux de Raphaël et peut-être retouchées par lui; une de ces copies, achetée à Bologne par Nic. Poussin pour M. de Chantillon, a figuré successivement dans les collections de Lauhay, d'Orléans, lord Berrwick, et appartient aujourd'hui à sir Thomas Baring; elle a été gravée par Nic. Larminas (*Cab. Crozat*) et par F. Poilly; une autre copie se voit dans la collection de l'Académie de Vienne; une troisième se trouvait naguère en la possession du major Biela, à Venise; une quatrième est à Bologne. Le tableau du palais Pitti a été gravé par C. Mogalli, G. Longhi, Anderloni, P. Caroni (1825), V. Cavini, E. Eichens (1841), A. Morgenhen, J. François, P. Pelée (1852), L. Calamatta (1856), etc. Rubens a fait, d'après ce tableau, un dessin qui a figuré dans la célèbre collection Mariette. Louis XIV fit reproduire la *Vision d'Ézéchiel* dans un carton, avec figures de grandeur naturelle, destiné à servir de modèle pour une tapisserie des Gobelins; ce carton, dessiné à la pierre noire et colorée, se voit aujourd'hui à Bronghton, dans la galerie du duc de Buccleugh.

Des *Visions d'Ézéchiel* ont été peintes par E. Naldini (fresque du couvent de San-Marco, à Florence), F. Cellantani (musée de Madrid), Laemlein (expos. de Bruxelles, 1852), Barriss (gravé par J.-D. Nargeot), Goeree (gravé par J. Baptist), etc. Nic. de Bruyn et Rembrandt (1655) ont fait des gravures sur le même sujet.

ÉZÉCHIEL, poète juif d'Alexandrie, qui vivait, pense-t-on, à Alexandrie vers l'an 140 de notre ère. Il écrivit en vers grecs une tragédie intitulée *la Sortie d'Égypte*, dont il nous reste assez nombreux fragments, et une analyse par Estienne de la même œuvre. Les ouvrages de l'auteur nous sont inconnus. Les fragments de la *Sortie d'Égypte*, le plus ancien drame connu sur un sujet biblique, ont été plusieurs fois imprimés et traduits. Une des plus anciennes éditions connues est celle de Morel (Paris, 1590), avec une traduction latine. Ils ont été traduits en français par M. Maguin et par M. Séguier de Saint-Brisson (1846, 2 vol. in-8°).

ÉZÉCHIEL ou **ÉZÉQUIEL**, astronome arménien, né vers 678, mort en 727 de notre ère. Il voyagea dans la Grèce et la Syrie, et fonda, à son retour, vers 710, dans sa patrie, une école qui fut très-florissante. Il a écrit : *Traité de pythagore et de météorologie*, *Traité sur le mouvement du zodiaque*, *Discours sur la création*, *l'Art du rhéteur*. Aucun de ces ouvrages n'a été imprimé.

ÉZÉCHIELINE s. f. (é-zé-ki-é-li-ne). Infus. V. ISOBCHÉLINE.

ÉZÉCHIELISTE s. m. (é-zé-ki-é-li-ste) — du nom du prophète *Ézéchiel*. Hist. relig. Sectateur de Jacques Bœcher, qui prêcha en Angleterre vers la fin du XVIII^e siècle, se donnant comme un prophète qui aurait eu pour mission de ramener les juifs dans la Palestine.

ÉZÉLEU s. m. (é-ze-leu). Nom qu'on donne, dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, aux propriétaires de ruches : *Il y a trente ans, il existait dans chaque village du canton de Laventie une société d'ézèleus, qui, chaque année, le 14 février, faisait chanter une messe de Saint-Valentin.* (Journal officiel du soir).

EZENGATSI (Jean), surnommé **Bloas** (*azur*) et **Dzordzoriet** (le Dzordzorien), Père de l'Église arménienne, mort en 1326. Il professa la grammaire et l'éloquence dans le monastère de Dzordzor, puis dirigea avec distinction l'école patriarcale de Hromgla, devint ensuite prédicateur et finit ses jours dans un monastère. Il a laissé entre autres ouvrages : *Explication de la grammatique*; *Recueil de conseils et de préceptes moraux* (Nakhitchevan, 1792, in-8°); *Traité des mouvements des corps célestes* (Nakhitchevan, 1792, in-8°); une continuation du *Commentaire* de Nerses Glaietsi sur l'*Évangile de saint Matthieu* (Constantinople, 1825); des *Poésies sacrées et profanes*; des *Hymnes* d'église, etc., etc.

EZENGATSI (Georges), théologien arménien, né vers 1338, mort au commencement du XVI^e siècle. Il passa, de son vivant, pour un des premiers docteurs de l'Orient. Ezengatsi professa dans un monastère d'Arménie, lorsque Tamerlan s'avança vers cette ville pour la détruire. L'éloquent théologien alla au-devant du conquérant et parvint à le fléchir par ses supplications; la ville fut épargnée. On a d'Ezengatsi : *Commentaire sur l'Isaie*; *Commentaire sur l'Apocalypse*; recueil de *Sermons*, etc., etc. Aucun de ces ouvrages n'a été imprimé.

EZENGATSI (Cyriaque), surnommé **Ar-**

relai ou l'*Oriental*, théologien arménien, né à Arzendjan en 1369, mort vers 1423. C'était un moine célèbre par sa science et la sainteté de sa vie. Il a écrit plusieurs livres restés manuscrits : *Lettre d'exhortation*; *Traité sur la confession et la vérité des mystères*; *Traité sur l'incarnation de Jésus-Christ*; *Mise d'or*. Ce dernier ouvrage est un martyrologe.

EZLER (Auguste), médecin allemand, né à Wittenberg vers la fin du XVI^e siècle. Il suivit les errements de l'ancienne médecine mathématique. On lui doit : *Brevi tractatus fundamentum medicinæ eternum explians, et ad quintuplicis entis morificæ cognitionem viam siernens* (Halle, 1613, in-8°); *Introductorium intro-mathematicum* (Halle, 1622, in-8°); *Isagogæ physico-magico-medica* (Strasbourg, 1631, in-8°).

EZNIK, ou **EZNAK**, théologien arménien, né en 397 à Koghph (province de Daikh), mort vers 478. Il connaissait la langue grecque et les langues orientales. Après un voyage de recherches bibliographiques à Edesse et à Constantinople, il fut fait évêque de la province de Pacerévan. Il a écrit : *Destruction des restes des païens, de la religion des Perses, de la religion des sages de la Grèce et de la secte de Maron* (Smyrne, 1762, in-12), ouvrage traduit en français par Lavoillant de Florival; *Recueil de sentences tirées des Pères grecs, et particulièrement de saint Athanasius*, imprimé avec le précédent, dans l'édition de Venise (1826, in-12); *Traité de rhétorique*; *Traité des règles monastiques*; *Recueil d'homélies*, etc. Eznik passe pour un des meilleurs écrivains de son pays. Son style est simple, clair et élégant.

EZOVI ou **EZOPEO** (Joseph), poète hébreu, né à Perpignan, vivait au XVI^e siècle. Il a composé un poème fort estimé des hébraïstes, et qui est intitulé : *l'Œuvre d'argent* (Constantinople, 1531, et Paris, 1559). Reuchlin et Mercier ont donné chacun une traduction latine de cet ouvrage.

EZPELETTA DE VEYRE (don Joseph, comte de), général espagnol, né vers 1740, mort à Pamplune en 1823. Il se distingua dans les guerres de la République et de l'Empire, et fut nommé vice-roi de Navarre en 1814. On croit qu'il fit échouer une tentative de Mir contre Pamplune; Mina lui-même aurait failli tomber entre ses mains. D'ailleurs la capacité militaire d'Espeleitta est assez problématique, et son caractère doux et faible ne le rendait guère propre au gouvernement dans les temps orageux où il eut à l'exercer.

ESQUERRA ou **ESQUERRA** (Alfonse), poète espagnol, né en Biscaye vers 1568, mort en 1641. Il devint chanoine de la cathédrale de Valladolid. On n'a de lui qu'une *Épître à Bartolomé Argensola*; mais elle passe pour un chef-d'œuvre de grâce et d'énergie, et place son auteur parmi les premiers poètes de son époque (Madrid, 1772).

ÉZÉRIÉ s. m. (é-zé-ri). Miner. Jaspe d'Amérique à fond vert, tacheté de points couleur de sang.

EZY, village et comm. de France (Eure), canton de Saint-André, arrond. et à 31 kilom. d'Yvieux, sur l'Eure. Près d'une fontaine abondante, la chapelle souterraine de Saint-Germain-la-Truite, pèlerinage très-fréquent. « C'était dans les premiers siècles de la chrétienté en France, dit M^{me} Philippe Lemaitre dans le *Bulletin monumental*; à cette époque, des truites habitaient les froides eaux du réservoir souterrain de la fontaine de Saint-Germain. Il arriva que du temps de saint Germain, évêque de Paris, une de ces truites devora la main d'une jeune fille venue au réservoir pour y laver du linge. Peu de temps après cette aventure, saint Germain passant par Ezy, on lui amena la pauvre mutilée dont il opéra sur-le-champ la guérison. Aussitôt, la reconnaissance des chrétiens éleva sur le bord même du réservoir, et sous le patronage du saint évêque, la chapelle dont nous avons parlé. La foule des pèlerins et des malades qui se rendaient à la fontaine ne tarda pas à nécessiter la construction de quelques bâtiments, et, par la suite, il s'y forma une petite communauté qui, plus tard, passa sous l'obédience de l'abbé d'Ivry. » La chapelle renferme une statue en bois représentant saint Germain, une statuette regardée comme l'effigie de la jeune fille mutilée par la truite et un tableau représentant le miracle de saint Germain.

EZZ (Ali-Ibn-el-), dit le **Long**, prince berbère arabe, né au VII^e siècle de notre ère. Il fut choisi en 1162 par les habitants de Ceuta, dans la Tunisie, pour succéder à leur gouverneur, qu'ils avaient chassé. Il repoussa victorieusement en 1168 une première attaque d'Abd-el-Moumen; mais Youçof, fils de ce prince, dirigea plus heureusement un second siège, et s'empara en 1180 d'El-Ezz, qu'il envoya au Maroc avec toute sa famille. Abd-el-Moumen, en sage politique, accueillit bien le vaincu, et lui donna même une place honorable et lucrative.

EZZ-ED-DIN ou **Honneur de la religion** (Abou-Mohammed Abd-al-Aziz, dit), poète arabe, né en 1181, mort en 1261. Il devint imam et prédicateur à Damas et acquit par son éloquence une grande réputation. S'étant brouillé, à cause de son intolérance

religieuse, avec l'autorité du pays, il se réfugia en Égypte, y devint calife en 1260, puis s'y fit santon; quelques-uns disent qu'il fit des miracles qui amenèrent plus d'une fois le défilé de saint Louis. Il a écrit : *Manifestation de mystères relatifs aux facultés intellectuelles des oiseaux et des fleurs*, gracieuse et poétique révérie au style plein d'éloquence et d'éclat, que Garcin de Tassy a traduite en français, sous le titre de : *les Oiseaux et les Fleurs* (Paris, 1821, in-8°). On lui doit aussi plusieurs traités relatifs à des questions religieuses.

EZZELIN I^{er}, en italien **Ezzelino**, chevalier allemand, qui vint vers 1086, s'établir en Italie, où l'empereur Conrad II lui donna, en récompense de ses services, plusieurs fiefs et châteaux, entre autres ceux d'Onara et de Romano; ce dernier était situé sur une montagne escarpée, dans une position imprenable; aussitôt défilé le bionto le repaire des Ezzelins, qui se firent dès lors appeler *Ezzelino da Romano*, et qui, par leurs déprédations et leurs conquêtes aux alentours, devinrent bientôt riches et puissants entre tous les principicules et podestats, sous lesquels l'Italie gémissait à cette époque. — **EZZELIN II**, petit-fils d'Ezzelin I^{er}, contribua surtout à cet agrandissement de sa maison; il mourut vers 1183, après avoir commandé les troupes de son père. — **EZZELIN III**, dit le **Moine**, mort vers 1235, eut d'abord une vie excessivement agitée; il s'empara de Vicence, se fit élire podestat de cette ville, et jeta parmi les chefs gibelins un rôle des plus actifs. Mais, en 1223, fatigué des luttes continuelles dans lesquelles il se trouvait engagé, il renonça au pouvoir et se retira dans un couvent, près de Campese, après avoir partagé ses domaines entre ses deux fils Ezzelin IV et Alberic. — **EZZELIN IV**, dit le **Tyrant**, né en 1194 à Onara, mort en 1255, échappa tous ses prédécesseurs, d'abord par les brillantes qualités dont il fit preuve dans sa jeunesse, puis par la cruauté féroce à laquelle il se laissa aller dans l'âge mûr. A peine arrivé à l'âge d'adolescence, il avait montré un courage indomptable en prenant part aux luttes de sa maison avec les autres seigneurs italiens; lorsqu'il eut succédé à son père, il fit encore quelques guerres privées, mais bientôt il entra dans la grande lutte des guelfes et des gibelins, et ne garda pas à désirer le principal chef de ceux-ci. Allié de l'empereur Frédéric II, il demeura fidèle à son prince, malgré ses revers, et fut secouru par lui en 1236, lorsqu'il eut le dessous dans sa lutte avec Azon VII, marquis d'Este, qui était alors à la tête des guelfes. Grâce à l'aide de Frédéric, Ezzelin s'empara de Vicence et en nomma podestat son frère Alberic. L'année suivante, l'empereur dut retourner en Allemagne; mais son allié était assez fort maintenant pour lutter seul. Il mit le siège devant Padoue, s'en empara, et y fit son entrée triomphale le 25 février 1237. La prise de cette ville équivalait pour lui à la conquête d'une province, et metta le comble à sa puissance. Aussi dès lors ses passions, jusqu'à ce moment maîtrisées, ne cessèrent-elles aucun frein. La même année, il aida Frédéric II à remporter sur les gaulois la brillante victoire de Cortenovo (27 novembre 1237), et peu de temps après reçut de l'empereur la main de sa fille naturelle Serraggia. Le moment lui parut alors venu de réaliser une espérance que son ambition avait conçue depuis longtemps, celle d'élever sa maison au rang de puissance tout à fait indépendante. Il conquit rapidement Vérone, Feltre, Bassano, Bellune et tout le nord-est de l'Italie; mais partout où il imposa son joug s'introduisirent à sa suite les emprisonnements, les confiscations, les exécutions, toutes les horreurs en un mot qu'on aurait pu attendre d'un conquérant barbare; s'insultant lui-même le *fléau de Dieu*, il extermina les familles les plus illustres de Vérone et de Padoue. Le soupçon le plus léger, l'accusation la plus invraisemblable, la moindre distinction due à la richesse, à la naissance ou au talent, suffisaient pour amener des incarcérations soudaines, bientôt suivies d'une condamnation sommaire. Cependant, il montra la fidélité la plus inébranlable envers l'empereur Frédéric II, qui eut souvent besoin de son aide, et il seconda avec la même ardeur toutes les entreprises de son fils Conrad en Italie. La féroce cité d'Ezzelin attira contre lui plusieurs tentatives d'assassinat; mais il les déjoua par sa prudence, comme il les rendra vaines par son courage et son expérience de la guerre, toutes les attaques contre sa puissance. L'excommunication même que le pape Innocent IV lança contre lui en 1252 n'eut d'autre résultat que de lui faire confisquer les biens de l'Église situés dans ses domaines et qu'il avait respectés jusqu'alors. La plupart des villes et des seigneurs de la Lombardie se ligèrent alors contre lui, et son frère Alberic se rangea même parmi ses adversaires. Il n'en poursuivit pas moins le cours de ses succès, et, en 1256, vit mettre le siège devant Mantoue, ses ennemis, convaincus que s'ils étaient de cette ville, il faudrait renoncer à toute espérance d'abattre jamais le tyran, formèrent de nouveau contre lui une ligue formidable, une sorte de croisade, à la tête de laquelle se placèrent l'archevêque de Ravenna, Philippe Fontana, et à laquelle se joignirent

tous les fugitifs de Padoue, de Vicence, de Trévise et des autres villes italiennes qui gémissaient sous son oppression. Les confédérés s'emparèrent de Padoue; Ezzelin, qui tant aussitôt le siège de Mantoue, se hâta d'accourir, mais il ne put reprendre sa capitale; cependant il remporta, le 1^{er} septembre 1258, sur l'armée des alliés, la décisive bataille de Torricella, dans laquelle le podestat de Mantoue et l'archevêque Philippe tombèrent entre ses mains avec presque tous leurs soldats. Il s'empara ensuite de Brescia; sa puissance redevint alors plus grande que jamais; mais sa feroce s'accrut encore, s'il est possible; mais s'il était enfin arrivé au terme de son ambition, sa chute n'en était que plus prochaine.

En 1259, il s'allia avec le parti impopulaire des nobles de Milan, afin de faire, de concert

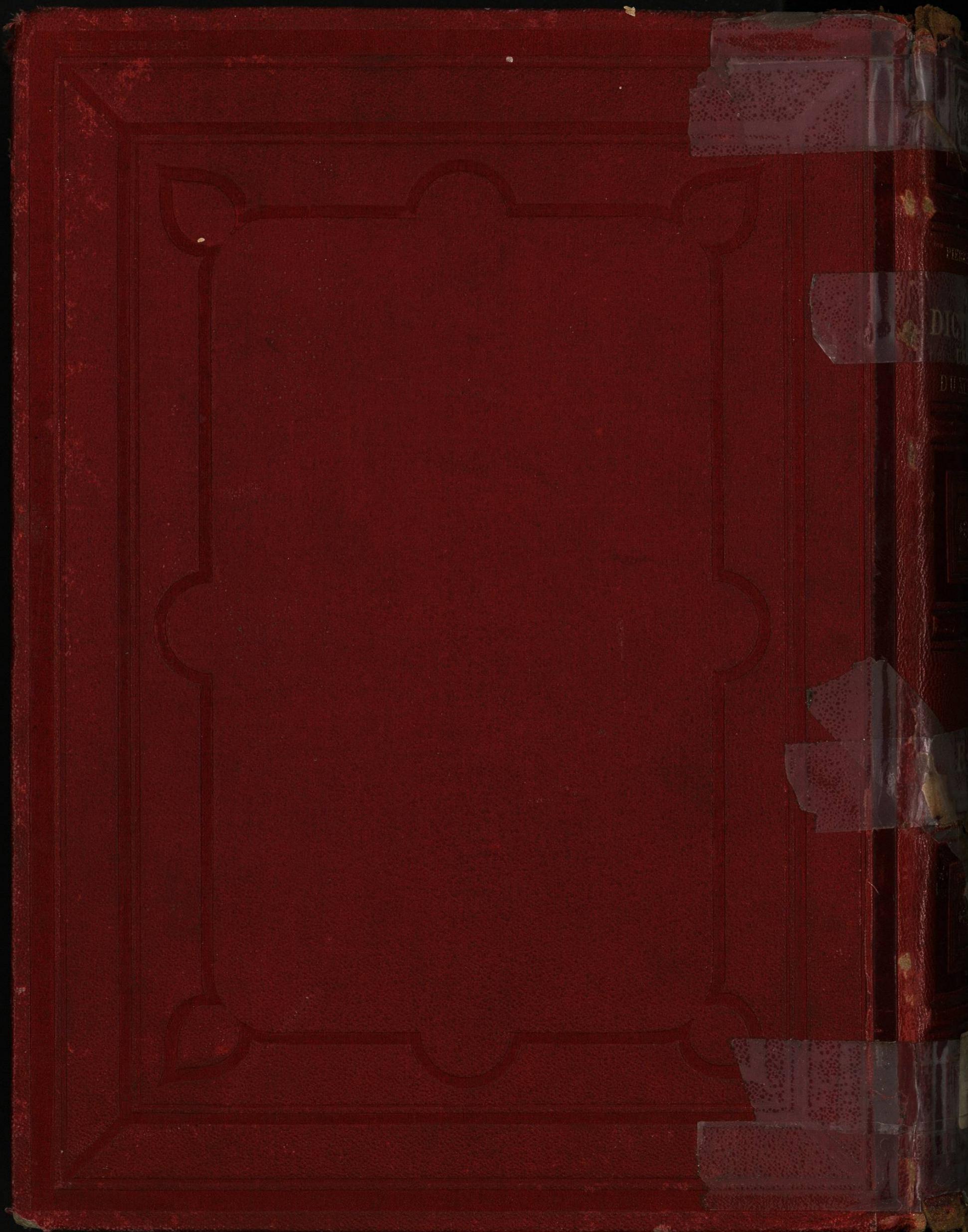
avec eux, la conquête de la haute Italie; une nouvelle ligue se forma contre lui, et ceux qui la composaient se hâtèrent de manœuvrer de façon à arrêter sa marche sur Milan : Palavicino et Bosco di Doverta, ses anciens alliés, allèrent se porter à l'assaut de Mantoue, se hâtant d'accourir, mais il ne put reprendre sa capitale; cependant il remporta, le 1^{er} septembre 1258, sur l'armée des alliés, la décisive bataille de Torricella, dans laquelle le podestat de Mantoue et l'archevêque Philippe tombèrent entre ses mains avec presque tous leurs soldats. Il s'empara ensuite de Brescia; sa puissance redevint alors plus grande que jamais; mais sa feroce s'accrut encore, s'il est possible; mais s'il était enfin arrivé au terme de son ambition, sa chute n'en était que plus prochaine.

En 1259, il s'allia avec le parti impopulaire des nobles de Milan, afin de faire, de concert

faire repasser ses troupes sur la rive gauche de l'Adda, par un gué que ses ennemis avaient oublié de surveiller; mais il fut tout à coup abandonné par les Brescians, et enfin toute retraite lui fut coupée sur Bergame. Après 1258, son rôle important, nous dirons même le rôle principal, dans l'histoire de l'Italie à cette époque, d'une énergie indomptable. Doué d'une intelligence supérieure à son siècle, il méprisa les impuissantes fondres de l'excommunication, que trois pon-

tifs lancèrent successivement contre lui. Il fut le plus grand capitaine italien de son temps, mais déshonoré ses exploits par une feroce telle, que l'on porta à plus de cinquante mille le nombre des individus qui périrent par ses ordres. — Le frère d'Ezzelin, Alaisio, ne lui survécut pas longtemps. Assiégé l'année suivante dans son château de San-Zenone, il fut contraint par la faim et la soif de se rendre aux confédérés, qui massacrèrent sous ses yeux sa femme et ses fils, et, après l'avoir torturé d'une manière atroce, l'attachèrent à la queue d'un cheval indompté. En lui s'éteignit cette famille qui, pendant plus de deux siècles, avait été la terreur de l'Italie septentrionale. Consulter sur les Ezzelins l'ouvrage de Verri, intitulé : *Storia degli Ezzelini* (Bassano, 1779, 3 vol., Venise, 1844).





FIGUR

DICT

DUS